

Chroniques
de
San Francisco

Du même auteur

Maybe the Moon

Passage du Marais, 1999
10-18, Domaine étranger, n° 3384

Une voix dans la nuit

Éditions de l'Olivier, 2001
Points, n° 959

Michael Tolliver

Éditions de l'Olivier
à paraître en 2007

ARMISTEAD MAUPIN

Chroniques
de
San Francisco

tome 2

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

La présente édition reprend intégralement
les traductions parues au Passage du Marais (1994-1998)
et dans lesquelles certaines références propres à la culture américaine
ont été délibérément gardées en anglais.

ISBN 978.2.87929.844.3
(ISBN édition générale 2.87929.557.2)

© Armistead Maupin.

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil
pour la présente édition, 2006.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

QUATRIÈME ÉPISODE

Babycakes

*Pour Christopher Isherwood et Don Bachardy
et en souvenir de Daniel Katz (1956-1982).
Et bien sûr, une fois de plus,
pour Steve Beery*

À l'attention de Lord Jamie Neidpath

Si Easley House peut présenter quelques traits de ressemblance avec Stanway House, Lord Teddy Roughton ne vous ressemble en rien.

Nous le savons tous deux, et les autres aussi, maintenant.

Amitiés, A.M.

L'édition originale de cet épisode est parue en 1984
sous le titre : *Babycakes*.

Traduction de l'américain par Pascal Loubet,
parue au Passage du Marais en 1997.

*When you feel your song is orchestrated wrong,
Why should you prolong
Your stay ?
When the wind and the weather blow your dreams
[sky-high,
Sail away – sail away – sail away !*

NOËL COWARD

Un accueil royal

Elisabeth avait cinquante-sept ans quand elle vit San Francisco pour la première fois.

Tandis que sa limousine quittait le labyrinthe de béton de l'aéroport, elle jeta par la vitre un coup d'œil à la pluie qui tombait et poussa un petit soupir pour pester contre ce temps exécrable.

– Je sais, dit le prince comme s'il lisait dans ses pensées. Mais il paraît que le ciel va s'éclaircir dans la journée.

Elle lui rendit faiblement son sourire, puis elle chercha un Kleenex dans son sac à main. Depuis qu'elle avait quitté le ranch des Reagan, elle sentait qu'elle commençait à avoir un petit rhume des foins et elle avait bien l'intention de ne pas y succomber.

Le flot des voitures s'engouffrait sur une voie plus large – leurs fameuses *freeways*, se dit-elle – et bientôt, toujours sous des trombes d'eau, ils s'engagèrent entre des rangées de motels blafards et de panneaux publicitaires d'une taille cauchemardesque. Sur sa gauche se dressait une colline sans arbres, d'un vert si peu naturel qu'on aurait pu la croire irlandaise. Quelque chose y était inscrit en pierres blanches : SAN FRANCISCO SUD – CITÉ INDUSTRIELLE.

Philip vit la tête qu'elle faisait et se pencha pour observer ces curieux hiéroglyphes.

– Étrange, murmura-t-il.

– Mmm, répondit-elle.

Elle ne pouvait qu'espérer qu'ils ne soient pas encore arrivés à la ville proprement dite. Ce quartier commercial sordide aurait très bien pu être l'équivalent de Ruislip ou de Wapping, ou de l'une de ces ignobles petites banlieues du voisinage de l'aéroport de Gatwick. Il ne fallait surtout pas qu'elle s'imaginât déjà le pire.

À l'origine, elle avait prévu d'arriver à San Francisco à bord du *Britannia* – projet qui aurait impliqué de passer sous le pont du Golden Gate. Cependant, la mer s'était révélée plutôt traître lorsqu'ils étaient arrivés à Los Angeles, et les orages qui avaient déclenché des crues dans six rivières de Californie lui auraient certainement causé quelques désagréments, ses intestins lui jouant toujours des tours.

Elle avait donc opté pour une arrivée un peu moins majestueuse en avion et en automobile. Elle passerait la nuit dans un hôtel de la ville, puis regagnerait le *Britannia* lorsqu'il aurait accosté dans le port dès le lendemain. Comme elle avait environ seize heures d'avance sur le programme prévu, la soirée était entièrement libre et la simple perspective d'avoir de tels loisirs lui fit passer un curieux petit frisson d'excitation dans le dos.

Où dînerait-elle, ce soir ? À l'hôtel, peut-être ? Ou chez un hôte privé ? Décider chez *qui* n'était pas une mince affaire, étant donné qu'elle avait déjà reçu de fiévreuses invitations de la part de plusieurs rombières du coin, y compris – et là, elle frémit légèrement – de cette affreuse épouse d'un magnat du pétrole à la crinière échevelée.

Un instant, elle écarta la question du dîner et reporta de nouveau son attention sur le paysage. La pluie semblait s'être légèrement calmée et çà et là, dans le ciel couleur d'ardoise, quelques zones de bleu avaient commencé à percer. C'est alors que la ville surgit de nulle part : un amoncellement de boîtes à biscuits qui lui rappela vaguement Sydney.

– Regardez ! s'écria Philip.

Il désignait du doigt un éblouissant arc-en-ciel qui couronnait la ville comme un diadème.

– C'est tout à fait splendide, murmura-t-elle.

– Oui, vraiment. Les services du protocole sont encore plus perfectionnistes que je ne l'aurais cru.

Se sentant gagnée par une ivresse croissante, elle accueillit la plaisanterie par un gloussement. Il aurait semblé indiqué de commémorer ce moment en faisant de petits signes à la population, mais comme il

n'y avait personne le long de l'artère principale, elle négligea cette envie et entreprit de se faire un raccord de rouge à lèvres.

Le temps que les voitures du cortège quittent l'autoroute et entrent dans une zone de hangars et de bars délabrés, la pluie était devenue une petite bruine. Au premier carrefour, la limousine ralentit solennellement et Philip lui fit signe du menton :

– Regardez là-bas, ma chère : vos premiers admirateurs !

Elle tourna légèrement la tête et fit un petit geste à une cinquantaine de personnes rassemblées au coin de la rue. Ils agitèrent les mains avec enthousiasme en brandissant une banderole en cuir noir où les mots GOD SAVE THE QUEEN avaient été inscrits avec des rivets argentés. Ce n'est que lorsqu'elle les entendit pousser des hourras qu'elle se rendit compte que c'étaient tous des hommes.

Philip grimaca un sourire désabusé.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Des homosexuels.

– Où cela ?

– *Mais là*, ma chère ! Sous la banderole.

Elle se retourna et vit qu'ils étaient regroupés devant un bâtiment appelé *L'Arena*.

– Ne dites pas de bêtises ! le corrigea-t-elle. Il est évident que ce sont des sportifs...

Le scoop de Mme Halcyon

Pour fêter l'arrivée d'Elisabeth II, le supermarché Safeway de la Marina avait mis en place une semaine anglaise avec muffins, margarine Imperial et soda Royal Crown. Le *Flag Store* de Polk Street avait signalé une ruée sur les Union Jacks et pas moins de trois bars de Castro s'étaient mis en devoir d'organiser des concours de sosies de « Betty Windsor ».

Tout cela et le reste avait été laborieusement couvert par Mary Ann Singleton – et un millier d'autres journalistes comme elle – durant les journées épuisantes qui avaient précédé la visite royale. Les recherches qu'avaient effectuées Mary Ann sur la royauté l'avaient conduite des

salons de thé de Maiden Lane jusqu'aux bars irlandais de North Beach en passant par les boulangeries des Avenues où des *chicanas* aux joues roses préparaient des *steak-and-kidney pies* pour les restaurants « anglais ».

Il n'était guère étonnant que l'arrivée de Sa Majesté fût accueillie par un profond soulagement et dans un climat d'indifférence décevant. Gênés par la pluie incessante, Mary Ann et son cameraman avaient attendu pendant presque une heure devant l'hôtel St. Francis, pour finir par apprendre que la limousine royale s'était discrètement engouffrée dans le parking souterrain.

Mary Ann sauva le reportage comme elle put en faisant un compte rendu en direct depuis l'entrée du parking, puis elle rentra fourbue au 28 Barbary Lane, où elle ôta ses souliers d'un coup de pied, alluma un joint et appela son mari au travail.

Ils décidèrent de se retrouver pour aller voir *Gandhi* le soir même.

Elle réchauffait un reste de rôti de porc lorsque le téléphone sonna.

– Allô, marmonna-t-elle, la bouche pleine.

– Mary Ann ?

C'était la voix bourgeoise et précise de DeDe Halcyon Day.

– Salut, dit Mary Ann. Ne t'inquiète pas, je suis en train de me goinfrer pour oublier.

– J'ai vu ton reportage sur *Bay Window*, s'exclama DeDe en riant.

– Génial, hein ? ironisa Mary Ann d'un ton lugubre. Très pro, non ?

Avec ça, l'*Emmy Award* est dans la poche !

– Allons, allons, tu t'en es très bien sortie.

– C'est ça...

– Et on a tous adoré ton chapeau. Il était *nettement* plus joli que celui du maire. Même maman l'a dit.

Mary Ann fit une grimace que personne, hélas, n'aurait le bonheur de voir. Ce foutu chapeau était le premier qu'elle portait depuis des années et elle l'avait spécialement acheté pour la visite royale.

– Je suis contente qu'il t'ait plu, dit-elle mielleusement. Mais je trouve que c'était peut-être un peu trop pour un parking d'hôtel.

– Mais dis-moi, demanda DeDe, pourquoi n'es-tu pas là-bas ? J'étais sûre que tu irais.

– Où ça, là-bas ? À Hillsborough ?

– Chez *Trader Vic's*, évidemment ! répliqua DeDe avec un petit soupir exaspéré.

La plupart des riches sont pénibles, pensa Mary Ann. Non parce qu'ils sont différents, mais parce qu'ils font semblant de ne pas remarquer la différence.

– DeDe, répondit-elle du ton le plus calme dont elle fut capable. *Trader Vic's* n'est pas vraiment un endroit que je fréquente.

– Oui, bon, d'accord. Mais... Tu n'as pas envie de la voir ?

– Voir *qui* ?

– Mais la reine, imbécile !

– *La reine est chez Trader Vic's* ?

Voilà qui n'avait absolument aucun sens.

– Attends, s'étonna DeDe. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant ?

– Nom d'un chien ! Elle est là-bas ?

– Pas encore. Mais elle est en route. J'étais persuadée que ta chaîne t'aurait prévenue...

– Tu en es sûre ?

– Moi non, mais il y en a suffisamment qui le sont autour de nous. Les rues grouillent de flics et le *Captain's Cabin* a des allures d'opéra un soir de première. Écoute, c'est Vita Keating qui en a parlé à maman et elle le tenait de Denis Hale, alors ça ne peut être que vrai.

Bien qu'encore incrédule, Mary Ann resta comme anesthésiée à cette nouvelle.

– Je croyais que la reine n'allait jamais au restaurant !

– Effectivement, acquiesça DeDe en riant. Vita a déclaré que c'était la première fois qu'elle y allait depuis dix-sept ans !

– Mon Dieu ! gémit Mary Ann.

– Quoi qu'il en soit, ajouta DeDe, nous avons une table juste à côté. Je suis avec maman, D'or et les mômes et on adorerait que vous veniez, Brian et toi.

– Brian est au boulot, répondit Mary Ann, mais moi, je serais ravie de venir.

– Parfait !

– Est-ce qu'il y a d'autres journalistes, DeDe ? Tu as vu des gens de la télé ?

– Pas un. Si tu bouges tes fesses, tu l'auras pour toi toute seule.

Mary Ann poussa un petit cri de joie :

– Tu es un ange, DeDe ! J’arrive dès que j’aurai attrapé un taxi !

Deux secondes après avoir raccroché, elle joignit la chaîne de télé et avertit le directeur des informations. Naturellement, il se montra sceptique, mais il lui promit qu’une équipe serait immédiatement dépêchée sur les lieux. Puis elle appela un taxi, se remaquilla, remit ses chaussures et griffonna à la hâte un petit mot pour Brian.

Elle descendait d’un pas vif l’escalier bordé d’arbres de Barbary Lane, lorsqu’elle s’aperçut qu’elle oubliait quelque chose.

– Merde, murmura-t-elle en hésitant une seconde avant de rebrousser chemin précipitamment pour aller prendre son chapeau.

Alors qu’elle descendait du taxi devant l’entrée de Cosmo Place, elle s’émerveilla, comme si elle le découvrait pour la toute première fois, devant ce lieu mythique qu’était *Trader Vic’s*. En fin de compte, ce restaurant polynésien tellement couru n’était jamais qu’une cabane au toit de palmes, bâtie au fond d’une impasse non loin du *Tenderloin*. Des gens qui préféreraient mourir plutôt que d’être surpris dans le fatras exotico-kitsch du *Salon Tonga* de Nob Hill seraient en revanche prêts à tuer leur grand-mère pour jouir du privilège de s’ébattre dans un décor pourtant identique chez *Trader Vic’s*.

Ce soir-là, le maître d’hôtel semblait particulièrement impressionnant, mais elle l’apaisa d’une formule magique (« Mme Halcyon m’attend ! ») et se dirigea vers les banquettes situées près du bar, ce saint des saints appelé la *Captain’s Cabin*. Du coin de l’œil, elle aperçut DeDe qui lui adressait un signe de main parfaitement élisabéthain.

Arrivée à la table, Mary Ann se laissa glisser sur la chaise qu’on lui avait gardée.

– J’espère que vous n’avez pas attendu que je sois là pour commander, dit-elle.

– Les boissons, seulement, précisa DeDe. C’est le zoo, ici, tu ne trouves pas ?

Mary Ann jeta un regard circulaire sur les tables voisines.

– Euh... Qui est là, en fait ?

– Tout le monde, répondit évasivement DeDe. C’est bien ça, maman ?

Mme Halcyon, qui avait perçu de l’insolence dans le ton de sa fille, préféra l’ignorer.

– Je suis ravie que vous ayez pu vous joindre à nous, Mary Ann. Vous connaissez D’orothea, évidemment... et les enfants ? Edgar, ne

te mets pas les doigts dans le nez, mon chéri. Magnie te l'a répété cent fois.

Du haut de ses six ans, le gamin fit une moue boudeuse. Ses traits eurasiens et délicats, tout comme ceux de sa sœur jumelle, s'accordaient à merveille à ce décor oriental.

– Pourquoi on peut pas aller dans un fast-food ? demanda-t-il.

– Parce que la reine ne dîne pas dans les fast-foods, expliqua gentiment sa grand-mère.

D'orothea leva les yeux au ciel avec discrétion, puis lança :

– En fait, c'est ce qu'elle avait prévu au départ. Mais ils n'acceptent pas de réservation pour soixante personnes.

Mary Ann laissa échapper un gloussement qu'elle ravala aussitôt lorsqu'elle remarqua l'expression de Mme Halcyon.

– Il me semble, observa la vieille dame en décochant un regard assassin à la maîtresse de sa fille, qu'un peu de dignité serait de mise chez nous tous.

D'orothea baissa les yeux d'un air contrit, mais le mépris marquait le coin de sa bouche. Elle rectifia l'alignement de sa fourchette et attendit que l'orage passe.

– Alors, reprit Mary Ann d'un ton un peu trop enjoué. À quelle heure arrive-t-elle ?

– D'une minute à l'autre, répliqua DeDe. Ils vont l'installer dans le Salon Trafalgar. Comme celui-ci est à l'étage et qu'il dispose d'une entrée séparée, j'imagine qu'elle va se faufiler par derrière et...

– Je veux aller pisser ! gémit la petite Anna en la tirant par le bras.

– Anna, il me semble que je t'ai dit d'y aller avant de partir, non ?

– De plus, ajouta Mme Halcyon d'un air sincèrement horrifié, les petites filles ne prononcent pas de tels mots.

– Lesquels ? interrogea Anna d'un air perplexe.

– Pisser, expliqua son frère.

– Edgar ! (La vieille dame considéra son petit-fils, bouche bée, puis fit volte-face pour demander réparation à sa fille.) Pour l'amour du ciel, DeDe... Mais explique-leur ! Ce n'est pas à moi de le faire !

– Oh, maman, ça ne vaut vraiment pas la peine de...

– Dis-leur.

– Les Français disent « pisser », renchérit D'orothea. Et puis on dit bien des « pissotières ».

DeDe se désolidarisa de la sortie de sa maîtresse en lui lançant un regard glacial et se tourna vers les jumeaux :

– Les enfants, il me semble que nous étions tombés d'accord sur le mot « pipi ».

– Oh, mon Dieu, gémit la vieille dame.

Mary Ann et D'orothea échangèrent un sourire discret.

– Maman, si ça ne te fait rien...

– Mais enfin, DeDe, depuis quand ne dit-on plus « zizou » ? Quand tu étais petite, tu disais « zizou ».

– Elle continue... glissa D'or, qui eut aussitôt droit à un autre regard glacial de DeDe.

Mary Ann baissa prudemment les yeux sur la nappe, craignant que D'or n'essaie de l'enrôler dans le camp des rebelles.

– Allez, dit Mme Halcyon en se levant. Magnie va t'emmener chez les dames.

– Moi aussi, piailla Edgar.

– Très bien... toi aussi !

Elle prit leurs petites menottes dans ses mains potelées couvertes de bijoux et disparut en trotinant dans l'obscur jungle de rotin.

D'orothea laissa échapper un grognement moqueur.

– Ne t'y mets pas, toi aussi ! l'avertit DeDe.

– Elle est de pire en pire. Je n'aurais jamais cru ça possible, mais elle devient vraiment de pire en pire. (Elle se tourna vers Mary Ann en agitant l'index en direction des toilettes.) Cette femme vit avec sa gouine de fille, sa gouine de belle-fille et deux petits-enfants à moitié chinois dont le père est ce connard de livreur de chez Jiffy's...

– D'or...

– ... et elle continue à agir comme si on était encore au XIX^e siècle et qu'elle était... cette conne de reine Victoria. Attrape-moi ce serveur, Mary Ann. Je veux un autre Mai Tai.

Mary Ann agita la main en direction du garçon, mais celui-ci s'engouffra dans les cuisines. Quand elle se retourna, les deux femmes se regardaient droit dans les yeux, comme si elle n'était pas là.

– Je n'ai pas raison ? demanda D'orothea.

– En partie, peut-être, hésita DeDe.

– En partie ? Mon cul, oui ! Cette bonne femme est en pleine régression.

– D'accord... OK, mais c'est sa manière à elle de réagir à ce qui lui arrive.

– Ah ? Bon. Et c'est comme ça que tu expliques sa conduite dans la rue tout à l'heure ?

– Quelle conduite ?

– Oh, je t'en prie. Cette bonne femme n'a qu'une obsession, c'est de rencontrer la reine !

– Arrête de l'appeler « cette bonne femme ». Il ne s'agit pas d'une obsession, mais d'un... d'un intérêt.

– C'est ça. Ah, ah ! Un intérêt tel qu'elle a enjambé la barrière de sécurité !

– Elle n'a enjambé aucune barrière de sécurité, soupira DeDe en levant les yeux au ciel.

– Ça n'a pas été faute d'essayer, ironisa D'or. J'ai cru qu'elle allait renverser le pauvre garde du corps !

L'atmosphère s'était quelque peu détendue lorsque Mme Halcyon revint avec les enfants. Mary Ann se plia de bonne grâce à bavarder aimablement pendant une minute ou deux, puis elle recula sa chaise et sourit à la vieille dame d'un air contrit :

– C'était une très gentille invitation, dit-elle, mais je crois qu'il vaut mieux que je sorte attendre l'équipe. Ils ne pourront jamais convaincre le maître d'hôtel de les laisser passer et je ne sais pas si...

– Oh, restez, ma chère ! Juste le temps d'un petit verre.

DeDe lança un regard appuyé à Mary Ann :

– Je crois que maman veut te parler de la fois où elle a été présentée à la reine.

– Ah ? fit Mary Ann en se retournant vers Mme Halcyon. Vous l'avez déjà rencontrée ?

Elle tripota nerveusement le bord de son chapeau. En s'efforçant d'être polie avec des gens plus âgés, elle s'était fait avoir plus souvent qu'à son tour.

– Elle est tout à fait charmante, entonna Mme Halcyon avec enthousiasme. Nous avons bavardé très longtemps toutes les deux, dans le jardin de Buckingham Palace. On aurait dit que nous étions deux vieilles amies.

– Quand était-ce ? demanda Mary Ann.

– Dans les années soixante, expliqua DeDe. Papa s'occupait du compte de la ligne aérienne B.O.A.C., à l'époque.

– Ah. (Mary Ann se leva, tout en continuant à regarder Mme Halcyon d'un air très intéressé.) Je suppose que vous allez la voir tout à l'heure, alors. Au dîner officiel, ou quelque chose comme ça...

La gaffe. Le visage de la vieille dame se figea comme un masque mortuaire. Rouge de honte, Mary Ann jeta un regard désespéré à DeDe.

– Le problème, avoua celle-ci, c'est Nancy Reagan.

– On a toutes les deux le même problème ! laissa tomber D'orothea avec une grimace moqueuse.

DeDe ignore cette réflexion :

– Maman et Mme Reagan ne se sont jamais très bien entendues, expliqua-t-elle. Maman croit qu'elle a été... écartée du dîner officiel.

– *Croit ?* s'étrangla Mme Halcyon.

– Peu importe, reprit DeDe en compatissant devant la gêne de Mary Ann avec un clin d'œil entendu. Tu ferais bien de filer, non ? Allez, je vais t'accompagner jusqu'à la porte, proposa-t-elle en se levant pour faciliter la sortie de Mary Ann.

– Bonne chance, lui lança la vieille dame. Et essayez d'être la plus belle.

– Merci. Au revoir, D'orothea.

– Salut, chérie. On se voit bientôt, hein ?

Pas en présence de la vieille bique ! sous-entendait-elle.

– Où elle va ? demanda Edgar à sa grand-mère.

– Elle va passer à la télé, mon chéri. Anna, mon ange, ne te gratte pas là.

– Pourquoi ?

– Peu importe pourquoi. Les jeunes filles ne font pas de telles choses.

– Les gosses ont l'air en pleine forme, dit Mary Ann. C'est incroyable ce qu'ils grandissent !

– Oui... Écoute, je suis désolée pour toutes ces histoires, déclara DeDe.

– Oh...

– D'or déteste ces situations. Tout se passe bien quand maman est seule, mais quand elle se trouve avec ses amies... soupira DeDe avec résignation. D'or les appelle les « aristocroûtes ». Elle a gardé un côté gauchiste radicale.

Peut-être, songea Mary Ann, mais ce qui était de plus en plus difficile

à se rappeler, c'était que la jolie femme en robe Zandra Rhodes et à la chevelure aux reflets cuivrés avait partagé le destin de DeDe au cœur de la jungle guyanaise. Les métamorphoses qu'avait subies DeDe, d'ex-jeune fille de bonne famille à guérillera urbaine puis à mère de famille lesbienne étaient tout aussi paradoxales, et parfois Mary Ann sentait que la gêne qu'éprouvaient les deux femmes devant les monstrueuses incohérences de leur vie était le ciment qui faisait tenir leur couple.

DeDe sourit gentiment devant l'expression de Mary Ann :

– Je n'avais pas *prévu* d'avoir une famille comme ça, tu sais.

– J'espère bien ! rétorqua Mary Ann en lui rendant son sourire.

– Anna a traité Edgar de pédé, l'autre jour. Tu imagines ?

– Mon Dieu. Et où a-t-elle entendu ça ?

– À l'école Montessori, sûrement. Oh et puis zut, je ne sais pas...

Souvent, je me dis que je ne maîtrise plus rien. Je ne sais même pas quoi penser du monde qui m'entoure, alors pour les enfants... (Elle se tut et regarda Mary Ann.) Je crois qu'on va pouvoir se refiler des tuyaux sur la question, maintenant.

– Sur quoi ?

– Les gosses. Je croyais que Brian et toi aviez prévu... Mon Dieu, mais écoute-moi parler ! On dirait ma mère.

– Ne t'en fais pas.

– La dernière fois qu'on s'est vues, tu m'en avais touché deux mots...

– C'est vrai.

– Mais à cause de ta carrière, peut-être est-ce un peu difficile... (Elle laissa sa phrase en suspens, apparemment réduite au silence en se rendant compte qu'elles avaient l'air de deux ménagères en grande conversation dans un supermarché de province.) Dis-moi de me taire, tu veux ?

Elles venaient d'atteindre la porte, au grand soulagement de Mary Ann, qui déposa à la hâte un petit baiser sur la joue de DeDe.

– Ça me fait plaisir que ça t'intéresse. Disons que... les choses sont un peu en attente pour le moment.

– Je vois.

Vraiment ? se demanda Mary Ann. Avait-elle deviné la vérité ?

La pluie claquait rageusement sur la marquise, au-dessus de l'entrée du restaurant.

– Ce sont tes gars ? demanda DeDe en désignant l'équipe.

- Ce sont eux. (Ils avaient l’air trempés et grincheux, et elle n’était pas très enthousiaste à la perspective de les tremper davantage pour les rendre encore plus grincheux.) Merci pour le scoop ! ajouta-t-elle.
- De rien. Je te dois bien ça.

La grande question

Brian Hawkins trouva le mot de sa femme en rentrant du travail et il se rendit dans son refuge sur le toit pour attendre de la voir à la télévision. La petite maison, qui avait été sa garçonnière dans le temps, servait maintenant de salon de télé et de retraite pour tous les résidents du 28 Barbary Lane. Néanmoins, il semblait être celui qui l’utilisait le plus.

Et cela l’inquiétait parfois. Il se demandait s’il n’avait pas toutes les caractéristiques d’un accro du petit écran, le genre de type qui se défile au moindre problème et qui a besoin du tube cathodique pour remplir un vide qu’il n’est plus capable de combler tout seul. Quand Mary Ann n’était pas à la maison, on le trouvait presque toujours flottant dans les brumes bleutées et apaisantes de la télévision.

– Brian, mon petit...

La voix de Mme Madrigal le fit sursauter, car le bruit de ses pas avait été couvert par Supertramp qui chantait *It’s Raining Again* sur MTV.

– Oh, salut ! dit-il avec un sourire forcé.

Elle portait un kimono vert pâle et ses cheveux ébouriffés semblaient ceindre sa tête d’une couronne de fumerolles.

Les lèvres pincées, elle considéra l’écran, où un type en sous-vêtements se frayait un chemin à travers une forêt de parapluies.

– C’est d’un goût ! ironisa-t-elle.

– Oui, vraiment...

– Je cherchais Mary Ann, reprit la logeuse.

C’était une simple constatation, mais elle donna à Brian encore davantage l’impression de n’être qu’un laissé-pour-compte.

– Il va falloir que vous attendiez votre tour, rétorqua-t-il en se retournant vers le poste.

Mme Madrigal ne répondit pas.

Il regretta immédiatement sa mesquinerie.

– Mary Ann est trop occupée par son rendez-vous avec la reine ! ajouta-t-il.

– Oh... Encore une, hein ?

– Ouais.

Elle traversa la pièce d'un pas aérien et vint s'asseoir avec lui sur le sofa.

– Ne devrions-nous pas regarder la chaîne pour laquelle elle travaille ? demanda-t-elle en posant sur lui ses grands yeux bleus indulgents.

– Elle ne sera pas à l'antenne avant un quart d'heure.

– Je vois.

Elle laissa son regard dériver au-delà de la vitre vers le fanal clignotant d'Alcatraz, comme s'il s'était agi d'un point de repère ou d'une source d'énergie. Puis elle se tourna vers lui et lui pinça gentiment le genou :

– C'est dur, hein ? commença-t-elle.

– Quoi ?

– D'être délaissé pour un média.

Il réussit à esquisser un sourire :

– Non, ce n'est pas ça. Je suis fier de ce qu'elle fait.

– Je sais.

– C'est seulement que... j'espérais passer la soirée avec elle. C'est tout.

– Je comprends...

Cette fois, ce fut lui qui regarda par la fenêtre. Une petite flaque s'était formée sur l'un des toits voisins et la surface de l'eau était criblée par l'averse. Ce n'était pas encore la nuit, mais il faisait déjà très sombre.

– Vous avez un joint ?

Elle pencha la tête de côté, fit une petite moue qui signifiait que c'était une question idiote, puis elle fourragea dans la manche de son kimono jusqu'à ce qu'elle trouve le petit étui familial en écaille. Il choisit un joint, l'alluma et le lui tendit.

– Gardez-le, dit-elle.

Ce qu'il fit, sans un mot, pendant une minute, tandis que Michael Jackson gesticulait en clamant que « l'enfant n'était pas de lui » – ce qui, jugea Brian, n'était pas très difficile à croire.

– Le fait est, reprit-il enfin, que je voulais lui parler de quelque chose.

– Ah.

– Je voulais l’inviter à dîner au *Ciao*, l’emmener voir *Gandhi*, puis lui parler de la Grande Question une fois de plus.

Comme elle ne répondait pas, il scruta son visage en essayant de deviner si elle comprenait de quoi il parlait : c’était le cas. Elle comprenait et elle en était ravie. Il s’en sentit beaucoup mieux. Il avait au moins Mme Madrigal de son côté.

– Rien ne t’empêche de le faire, dit-elle enfin.

– Je ne sais pas...

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire... Ça me fout les jetons. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de m’entendre opposer un « non » une fois de plus. Cette fois-ci... j’aurais l’impression qu’elle refuse vraiment.

– Oui, mais si tu ne lui parles pas...

– Écoutez, à quoi ça sert ? Quand est-ce qu’elle aurait le temps, bon Dieu ? Ce qui arrive ce soir, c’est tellement typique de sa part ! Notre vie privée doit toujours passer au second plan dès que quelque part il y a un petit scoop de merde à décrocher.

– Je ne suis pas certaine que Sa Majesté apprécierait qu’on considère ainsi son séjour parmi nous, dit la logeuse avec un petit sourire.

– OK. Peut-être pas ce soir. La reine, on peut l’excuser.

– Il me semble, oui.

– Mais Mary Ann a fait ça une dizaine de fois ce mois-ci. C’est *toujours* pareil.

– Eh bien, sa carrière est extrêmement...

– Je ne montre pas de respect pour sa carrière, peut-être ? La carrière, elle peut l’avoir tout à elle, mais le bébé, il sera tout à moi. Ça me paraît tout à fait sensé, ça !

Il avait dû hausser le ton malgré lui, car elle lui lança un regard apaisant qui l’engageait à se calmer.

– Mais mon grand, dit-elle, je suis la dernière personne que tu as besoin de convaincre.

– Je sais, excusez-moi. Je crois que j’ai testé mon petit discours sur vous.

– Ça ne fait rien.

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)
et achevé d'imprimer par Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
Dépôt légal : juin 2006. N° 553 (000000)
Imprimé en France